

SUPPLEMENT A L'HISTOIRE DE PAUL DIACRE,

Extrait de l'Histoire de France du Sieur du Haillan, et autres auteurs.

Combien que du vivant de Luithprand, les Lombards (cuidans ¹ qu'il se dut mourir) eussent élu pour leur roi son neveu Hildebrand, et que Luithprand même étant revenu à convalescence, l'eut associé au royaume, toutefois après sa mort ils le déboutèrent de la succession, et élurent en son lieu Rachise duc du Friuli, lequel à la prière du pape Zacharie, fit avec lui et tous ceux de Ravenne paix pour vingt ans. Mais peu de temps après, Rachise étant décédé, son frère Afstolphe lui succéda à la couronne, le plus superbe, cruel, et injuste de tous les rois qui eussent été de sa nation, et avec cela très grand ennemi du siège romain. Celui-ci après la mort du pape Zacharie, voyant Etienne second monté au siège pontifical, commença de troubler et inquiéter non seulement ledit siège et la ville de Rome, mais aussi toute l'Italie. Le pape trop faible pour résister à l'impétueuse force d'un si grand et furieux roi, et se mêlant plus de prier Dieu avec grande dévotion (selon qu'il convenait à sa sainte dignité) que du métier de la guerre, envoya plusieurs beaux présents au Lombard, le priant instamment de donner la paix à lui, au siège pontifical, et à la ville de Rome, pour quarante ans. Ce qu'avec plusieurs fureurs et difficultés Astolfe lui accorda, s'obligeant à l'entretenir de cette paix, avec grands serments, exécutions et restrictions verbales. Mais quatre mois après il la rompit, en prenant la ville de Bologne, après laquelle prise il manda au pape que s'il voulait que la paix jurée entre eux fut observée, il fallait que chaque romain et chaque tête de ses terres lui payait par chacun an un écu de tribut ordinaire, et que s'il attendait qu'il prit Rome, et ses autres terres par force, il mettrait au fil de l'épée tout ce qu'il y trouverait. Le pape effrayé des menaces d'Astolfe, et craignant une grosse guerre, envoya à Constantinople vers l'empereur Constantin, le supplier de vouloir en cette calamité secourir et aider le siège romain, la ville de Rome, et l'Italie, lui remontrant qu'autrement les uns et les autres s'en allaient tomber en la puissance du Lombard, s'il ne lui plaisait y mettre la main. Cet empereur retenait l'impiété de son père Léon, touchant les images des saints, homme adonné à la magie et à toute autre méchanceté, lequel des sa naissance donna des signes de son impiété future, ayant rendu les excréments de nature sur les fonds baptismaux, lors qu'il reçut sur iceux le sacré baptême des chrétiens, à cause de quoi il fut appelé du nom grec Copronyme, qui vaut autant à dire que voirie ou charogne. Il est donc bien à croire que le pape Etienne était réduit en une grande nécessité, de s'adresser à un tel homme pour le secourir, lequel il savait lui être contraire en religion, aussi lui fit-il une réponse malicieuse et dissimulée, et telle qui démontrait assez le peu d'affection qu'il avait au siège apostolique, car il s'excusa tant sur la guerre qu'il avait contre les Bulgares, que sur autres incommodités qui l'empêchaient de le secourir. Auparavant cela les Français avec le consentement du pape Zacharie, avaient dépossédé le roi Childeric de la couronne de France, à cause de sa fétardise ² et peu d'entendement, et en fon lieu avaient élu Pépin fils de Charles Martel, prince vaillant, généreux, et catholique. Le pape se voyant donc éconduit de l'empereur grec, envoya supplier Pépin de secourir les Romains, et l'Eglise romaine contre la violence et perfidie d'Astolfe, lui remontrant la bonne et louable coutume de son père Charles Martel, qui tant de fois avait secouru le siège romain contre Luithprand, ce que Paul a tu en son histoire. Outre ce il lui remontrait encore l'obligation que pour son chef il avait au siège romain, à cause du consentement que le pape avait porté à son élection, et à la déposition et dégradation de Childeric son prédécesseur. Les ambassadeurs du pape Étienne armés de toutes les persuasions de ceux qui demandent secours en un extreme besoin, trouvèrent Pépin bien disposé à secourir le siège romain, par le moyen duquel il avait en partie reçu sa

¹ Se faire une idée

² négligence, nonchalance, fainéantise, fétardité

couronne, et désirait surtout Pépin d'être sacré et couronné de la main d'un pape, afin que sa nouvelle promotion au royaume en fut plus honorable. Ainsi il assura les ambassadeurs du pape de lui donner secours, et l'envoya supplier de vouloir m'acheminer en France, l'assurant que leur entrevue lui ferait recevoir de lui et de son royaume tout ce qu'il en désirerait. Le pape le prépara et disposa à ce voyage, lequel il fit très volontiers, tant pour ce qu'il en était requis, que pour le bon désir que déjà il en avait devant que Pépin l'en priât. Il fit ses préparatifs le plus secrètement qu'il peut, de crainte qu'Astolphe le sachant, ne se vint emparer de la ville de Rome, devant que Pépin, ou par armes, ou par son autorité l'en put empêcher. Étienne n'était encore parti de Rome, que l'empereur Constantin et Astolfe en ayants ouï le vent, employèrent toutes leurs inventions et cautelles ³ pour le divertir de ce voyage, par beau semblant et belles promesses. Mais le pape ne se voulut désister de son entreprise, sachant bien que la crainte les faisait ainsi parler doucement, et qu'incontinent qu'elle serait passée il ne leur souviendrait plus de ce qu'ils lui promettaient. Etant donc parti pour venir en France, Charles fils de Pépin encore jeune homme (qui depuis pour la grandeur de les faits a rapporté le surnom de grand) fut part le commandement de son père, jusques sur les frontières du royaume au devant du pape, accompagné des plus grands seigneurs de France. Le roi Pépin ne lui fit pas moins d'honneur, car il alla au devant de lui bien fort loin, et le rencontrant mit pied à terre, lui baissa la pantoufle, et ne voulut depuis remonter à cheval, ainsi prenant les rênes de la mule du pape, le mena toujours de pied jusques à son palais, et de là jusques en sa chambre, et lui fit tout l'honneur dont il se peut aviser, ne lui tenant autre propos que d'amitié et d'entretien de la religion. Devant ce temps les papes avaient accoutumé de se retirer aux empereurs, mais celui fut le premier qui se transporta vers les autres rois. Après les honnêtes recueils et cérémonies faites tant par le roi Pépin que par le peuple au pape Etienne, ils parlèrent ensemble du voyage de Lombardie, et attendant la saison propre pour exécuter leurs entreprises et se mettre au voyage, d'autant que l'on était en hiver. Le pape cependant sacra et couronna Pépin roi de France en l'Église saint Denys en France, et par même moyen fit Childeric profès, sans qu'aucun s'avançât de l'empêcher, dont plusieurs s'émerveillèrent. Le pape en couronnant Pépin lui fit cette remontrance bien brève et sentencieuse. Pépin, les François d'un commun consentement des trois états, par ma main te mettent sur la tête cette couronne royale, marque onéreuse et honorable, et te décorent des dépouilles de Childeric. Ils ne haïssent point ni sa famille ni la mémoire de ses prédécesseurs, mais ses mœurs débordées, et ont élevé les yeux à la lumière de ta vertu, laquelle ils aiment. Mais s'ils connaissent que tu laisses éteindre une si grande clarté par orgueil, ou l'obscurcir par une nonchalance et indignité, que penses-tu que feront de toi ceux du bénéfice desquels tu dépends, vu le sévère jugement qu'ils ont donné contre celui qui de son droit, non par le bénéfice d'autrui, tenait la couronne de France ? Après donc que Pépin, à l'exemple et au dommage d'autrui à faire le roi, c'est à dire de planter tout ton soin et tes pensées au salut et conservation de ton peuple. Voilà la petite et belle remontrance que fit le pape Étienne au roi Pépin, en laquelle il n'y a mot qui ne porte une belle sentence. Après ce couronnement, le pape et le roi ne parlèrent que du voyage et de l'entreprise d'Italie contre le roi de Lombardie. Or Astolfe voyant qu'il n'avait pu par belles promesses et paroles détourner le pape de son voyage de France, délibéra d'aller ruiner la ville de Ravenne, et de tuer tout ce qui serait dedans, pour puis après en faire autant à Rome. Mais cette soudaine fureur fut retardée par un nouveau dessein d'une tromperie. Il suborna Carloman frère de Pépin, qui s'était rendu moine en l'abbaye du mont Cassin, et le pria d'aller en France vers le pape, et le roi son frère, les dissuader de leur voyage d'Italie, et de la guerre contre les Lombards. Ce n'était que pour amuser l'un et l'autre, afin de gagner temps et avait loisir cependant de se fortifier. Mais tant s'en faut que Pépin voulut aucunement écouter son frère Carloman, soit qu'il pensât que

³ Prudence mêlée de ruse, défiance.

Carloman eut secrète intelligence avec le Lombard, ou que le métier qu'il faisait de se mêler des affaires du monde fut contre sa profession, qu'au contraire il le tira du convent du mont Cassin, et le reléqua dans celui de Vienne, où puis après il mourut, et par ce moyen son voyage ne servit de rien aux desseins d'Astolphe, mais bien au contraire apporta-il ce profit qu'Astolphe ayant espérance que sa légation réussirait à son intention, s'abstînt cependant de la ruine et du sac de la ville de Ravenne. Pépin sans perte de temps faisait les préparatifs de guerre, mais avant que montrer apparemment les armes, il envoya ses ambassadeurs vers Astolphe, pour savoir si faisant la paix avec le pape, il lui voulait rendre ce qui lui appartenait, et se désister de plus tourmenter l'Italie, et s'il avait envie de préférer la paix à la guerre. Les ambassadeurs furent honorablement reçus par Astolphe, lequel après avoir entendu leur charge, leur répondit avec belles paroles, qu'il avait toujours eu le saint siège en grande révérence, et que si quelqu'un lui voulait faire ennui, il ne faudrait de le secourir. S'il avait pris ou ses prédécesseurs aucune chose de l'appartenance des Romains, ou du saint siège, il était prêt de le rendre, mais qu'il était ignorant de leurs seigneuries, vu qu'ils avaient toujours obéi aux empereurs de Grèce. Toutefois que pour l'honneur des Français, il était content d'ôter ses garnisons des terres qui se trouveraient être de l'Église, pourvu que Ravenne n'y fut point comprise, laquelle il disait avoir toujours auparavant appartenu aux empereurs de Grèce, et que lui l'avait conquise de bonne guerre sur l'empereur régnant déclaré hérétique. Les ambassadeurs retournés vers Pépin, lui firent entendre la réponse du Lombard, par laquelle Pépin content bien que puis qu'il retenait Ravenne sous la justice de laquelle toute l'Italie se réglait, il ne se mettait hors d'espérance de conquérir le demeurant de l'Italie. Au moyen de quoi Pépin fit assembler le conseil des trois états, ou pour mieux dire un parlement, par la délibération duquel fut dressée une armée qu'au printemps suivant Pépin fit passer par les monts. Les Français allèrent de bon courage à cette guerre, pour la singulière affection qu'ils portaient au pape, et au siège romain, par le consentement duquel ils avaient eu le pouvoir d'élire un si brave roi comme était Pépin. Et Pépin avait si grande obligation au pape, qu'il ne voulut oublier aucun point de diligence et fidélité pour se revancher du grand bénéfice qu'à son couronnement il avait reçu de lui. D'autre côté le Lombard pourvoyait à ses affaires, et rassemblait gens de toutes parts. Néanmoins les ducs de Bénévent et de Spolète ne voulurent marcher à son mandement, ce qui lui fit craindre d'avoir plus d'affaires contre ses sujets, que contre les ennemis, et se défiait bien fort de leur fidélité. Pépin envoya devant une bonne troupe de cavalerie pour se saisir des passages des monts, et lui la suivit avec toute son armée. La cavalerie qu'il envoya devant, étant en petit nombre, rencontra Astolphe avec les forces qui étaient de beaucoup plus grades, néanmoins elle l'attaqua et lui donna la chasse. Pépin sans aucune résistance entra en Italie, et alla assiéger la ville de Pavie, brulant et ruinant les pays d'alentour. Ces ruines et brulements ordinaires émurent le pape à jeter larmes des yeux, n'ayant accoutumé de voir aux cloîtres de son Église, jouer les tragédies sanglantes de la guerre. Dont il supplia le roi de trouver moyen de faire la paix avec le Lombard à quelque condition que ce fut. Pépin donna espérance à Astolphe de lui donner la paix, s'il voulait rendre à l'Église romaine ce qu'il lui avait ôté. Alors l'opiniâtreté du Lombard fut vaincue de la crainte du péril présent, et voulant éviter le mal qui lui pendait sur la tête, promit cauteusement ⁴ de faire tout ce qu'on lui demanderait, louant avec paroles trompeuses, la bonté et sagesse du pape, qui préférait le bien public, à sa particulière utilité. Il promit sur sa foi de rendre au pape la ville de Ravenne, et toutes les autres choses qui avaient été prises tant aux papes qu'aux Romains et plus encore qu'il ne demandait, ayant par ces belles promesses évité le péril, et gagné la paix. Pépin incontinent quitta l'Italie, et s'en retourna en France, laissant avec le pape, Garnier l'un des vaillants seigneurs d'entre les Français, pour faire accomplir ce qui avait été capitulé entre eux. Le pape voulait que le Lombard lui rendit incontinent les villes qu'il

⁴ détournée, sournoise. Qui fait preuve de fourberie.

avait prises sur lui, et le Lombard le suppliait qu'il eut à attendre quelque temps, durant lequel il put remettre sus le territoire de Pavie qui avait été ruiné. Le pape se fiant à la parole du Lombard, s'en retourna à Rome avec Garnier, mais cependant que le pape prenait le chemin de Rome, et Pépin de la France, Astolphe voyant les deux nuées de l'orage qui était tombé sur lui, s'être séparées, rassembla incontinent une armée, alla devant Ravenne, et de là prit le chemin de Rome, laquelle il assiégea avec le pape dedans, et y tint le siège trois mois durant, faisant plus de cruauté et de dégât aux environs, que par l'espace de trois cens quarante ans n'avaient fait les Visigoths, les Erules, les Ostrogots, et mêmes les premiers Lombards. Or au commencement de ce siège, le pape et les Romains derechef recoururent à l'aide et au secours de Pépin, et envoyèrent vers lui avec Garnier deux ambassadeurs qui par mer prirent port à Marseille, et de là vinrent trouver le roi Pépin bien avant dedans son royaume, et implorer sa faveur. Pépin avait déjà entendu que la guerre s'était renouvelée en Lombardie, et détestant la perfidie d'Astolphe, et voyant que la guerre ne se faisait pas seulement contre le pape, mais aussi contre lui même qui avait accordé la paix au Lombard, rassembla ses forces pour aller secourir le pape en son extreme danger. Cependant que l'Italie et Rome chef d'icelle, étaient agitées de tant de tempêtes, Constantin empereur des Grecs, se rendait spectateur de la fortune de l'un et de l'autre, sans se mettre en aucun devoir de les secourir, s'excusant sur ce que les Turcs (nation Scythique, alors non gères connue) étaient sortis de la Scythie pour aller courir en l'Asie, et qu'il était si empêché à leur résister, et à défendre les parties de Levant, qu'il ne pouvait penser ailleurs, ni envoyer forces en Italie à la défense de Rome, ni du pape. Il était aussi marry et courroucé de ce que le pape se voyant assiégé par le Lombard, avait envoyé demander secours au roi de France, car il craignait que sous l'ombre d'icelui les Français s'emparassent de quelque ville d'Italie, et y missent tellement le pied, qu'on ne les en put par après tirer, étant la coutume de ceux qu'on appelle à secours, de s'emparer des pays auxquels on les appelle. Cela fut cause que le Grec envoya prier et conseiller le pape, de renvoyer à Pépin ses forces et son secours. Mais le pape ne voulut faire ce que le Grec lui conseillait, dont les ambassadeurs grecs envoyés de la part de Constantin s'avisèrent d'aller vers Pépin pour le divertir d'envoyer secours au pape : mais eux étants arrivés à Marseille, ils entendirent comme Pépin avait déjà passé les Alpes avec son armée, et allants après, ils le trouvèrent qu'il tenait déjà Pavie assiégée, là où (après lui avait de la part de leur maître offert plusieurs beaux et précieux présents pour le gagner) ils le supplièrent de vouloir faire rendre à leur maître la ville de Ravenne, et les autres terres de l'exarchat, qui appartenaient à l'empire non au pape. Pépin refusant les présents, répondit aux ambassadeurs grecs, qu'il ne combattait pour Constantin, ni pour homme du monde, ainsi pour la défense de l'Église romaine, et qu'à cette occasion il avait pris les armes, pour venger et délivrer le siège apostolique des injures et oppressions de ses ennemis. Que ce qu'il en faisait, était pour la révérence qu'il portait à la religion chrétienne, et au siège romain, non pour complaire aux appétits des hommes, et que par deux fois il avait passé les Alpes, en intention que Ravenne et toutes les autres villes et pays que les Lombards avaient pris par armes et force, fussent soumis à l'obéissance de l'Église romaine. D'autres disent qu'il répondit autrement. Mais soit qu'il fit cette réponse ou autre, les ambassadeurs grecs voyants qu'ils ne pouvaient avec leurs présents rien faire avec Pépin, s'en retournèrent vers leur maître. Astolphe n'endura pas longuement ce siège dans la ville de Pavie, où il s'était jeté, ainsi fut contraint de demander humblement la paix à Pépin, avec tels articles qu'il lui plairait, laquelle il lui accorda. Mais Pépin ne voulant se fier en sa parole, pour avoir déjà une fois été trompé de lui, prit quarante otages, et se retira au pied des Alpes, attendant que le Lombard se fut acquitté de sa promesse : pourquoi faire il fallait qu'il rendit au pape, non seulement Ravenne, ains aussi toute la Romagne entièrement et l'exarchat. Ce qu'il avait déjà fait, et n'en restait plus que Ferrare et Faeuze, lorsque pensant par quel moyen il pourrait tromper le pape et Pépin, après leur départ, et surprendre les villes qu'il avait rendues, un jour à la chasse il tomba de cheval; et mourut. Les autres disent qu'il mourut frappé de foudre

du ciel, les autres qu'il fut tué d'un sanglier, les autres qu'il mourut d'apoplexie l'an sept cens cinquante cinq.

Après la mort d'Astolphe roi des Lombards, Didier Connestable, ou selon les autres d'Ihetrurie, et lieutenant général sur les armées de son maître, s'étant emparé du royaume, advint que Rachise frère d'Astolphe qui avait quitté le monde, pour se faire moine, laissa l'habit et commença de s'en dire roi, de sorte qu'en peu de temps la plus grande part des princes et seigneurs, et du peuple du royaume, se retirèrent vers lui, ne pouvant oublier leur prince naturel, et s'en fut ensuite une grosse guerre sans l'autorité du pape, qui fit que Didier demeura roi des Lombards à cause qu'il remit Faense et Ferrare en l'obéissance de l'Eglise. Le pape Étienne II étant mort, Paul premier lui succéda et régna dix ans, au dernier desquels advint la mort du roi Pépin, le dix-huitième an de son règne, et de salut sept ces soixante et huit, le vingt-quatrième septembre. Son autorité fut si grande envers toutes nations, que tant qu'il vequit après la mort d'Astolphe, les Lombards ni Didier leur roi, n'osèrent rien entreprendre en Italie, ni contre le pape Paul successeur d'Étienne, tout le temps de son pontificat. Après sa mort lui succéda à la couronne de France, Charles son fils surnommé le Grand, de la grandeur de les faits. Sur ces entrefaites entre la mort de Pépin et du pape Paul, qui fut presque en même temps, et le couronnement de Charlemagne, advint un grand schisme en l'Église par les menées de Didier roi des Lombards. Toton duc de Népezo à l'instigation de Didier, fit par personnes pratiquées, soit par force, ou bien par argent, élire pape, Constantin son frère, et fit consentir à son élection plusieurs évêques, les uns par force, les autres par corruption. Toton mena si grandes forces dans la ville de Rome, et mit une telle frayeur aux cœurs des Romains qu'il fit déposer de la dignité papale un nommé Philippique, qui avait été élu légitimement pape par les voix de quelques évêques. Constantin donc élu pape demeura près d'un an en la charge papale, et selon la coutume des papes, conféra bénéfices, créant évêques et prêtres, et fit tous actes pontificaux, jusques à ce que le pape et le clergé se fâchant de son insolence, et s'assemblants en l'église de saint Adrian élevèrent canoniquement pour pape Étienne troisième, Sicilien de nation, homme de bonne vie. Toutefois pour cela Constantin qui trouvait de la douceur et de la puissance au pontificat, ne voulut le démettre d'iceluy. Étienne se sentant être légitimement élu, dès le huitième de son élection commença d'user de sa puissance, et donner bénéfices, charges et honneurs, et envoya vers Pépin roi de France, un nommé Sergius (d'autant que la nouvelle de sa mort n'était encore arrivée à Rome) le supplier que selon la bonne et louable coutume de Charles Martel son père et de lui, il lui plut lui envoyer secours pour s'opposer à la violence de Constantin, et des évêques pour tenir un synode, et aviser à purger l'Église des erreurs dont l'impiété de Constantin l'avait souillée. Mais Sergius trouvant en France Pépin décédé, rencontra Charles et Carloman ses enfants imitateurs de la piété paternelle, et de la coutume que leur père et aïeul avaient déjà prise de soutenir et défendre le siège romain. Quelques uns disent qu'il n'y eut que Charles qui accorda à Sergius la requête qu'il avait charge de faire à son père, et bien volontiers envoya de France douze prélats à Rome, auxquels le pape donna puissance d'élire tels autres prélats d'Italie qu'ils voudraient, pour tenir par ensemble un concile par lequel Constantin Antipate fut condamné puis après, et ses constitutions, arrêts, et actes cassés, rescindés, et annulés. Comme ces choses se passaient, Didier roi de Lombardie homme caut⁵ et dissimulé s'il en fut oncques,⁶ (en cela surpassant son prédécesseur) favorisait secrètement en ce qu'il pouvait le parti de cet Antipate Constantin, n'osant appertement le faire, de crainte qu'il avait de Charles, lequel il savait grand imitateur de la bonne volonté que Pépin son père avait portée aux papes. Mais il désirait sur toutes choses, que les Français n'eussent aucune puissance en Italie, que les Grecs y

⁵) Prudent, rusé.

⁶ Jamais

fissent perpétuelle guerre, et que le saint siège fut toujours en débat, afin que durant ces troubles il put accroître les seigneuries.

Rome avait pour gouverneur un seigneur grec gentilhomme de la chambre de Constantin empereur de Grèce, nommé Paul Ephialte, lequel bien qu'il ne gouvernât pas la ville de Rome comme il devait selon sa charge, si est ce qu'étant appuyé sur la faveur du roi Didier, et de quelques seigneurs romains désireux de nouveautés, il conservait quelque chose de l'ancienne liberté de l'empire. Didier auquel était suspecte et redoutable la bonne affection que Charles portait aux Romains, tâchait par le moyen de ce Paul à faire mettre la ville de Rome en trouble, et à jeter la puissance dans celle de l'empire, et pour mieux y parvenir, amadoua si bien le pape de belles paroles, que par lui il se fit convier à venir à Rome vers lui, et à visiter l'Église saint Pierre. Le Lombard vint donc à Rome feignant porter une grande dévotion à la religion chrétienne, et par cette feintise voulut tromper le pape, n'étant au monde aucun artifice plus propre à tromper les hommes que la dissimulation de ce qui est saint de soi même, comme est la religion. Dans l'Église saint Pierre, il parla si honnêtement au pape, lui faisant si ample déclaration de son affection envers le siège romain, qu'il lui donna espérance que le siège romain aurait une paix perpétuelle avec les rois Lombards. Les promesses et la protestation de ce trompeur Lombard, étants jurées sur l'autel saint Pierre, il voulut en la présence du pape parler à Paul Ephialte, et quelques seigneurs romains, lesquels auparavant il avait secrètement pratiqués à émouvoir la ville de Rome contre le pape. Et après avoir avec eux longuement discouru des actions de Constantin, et de Philipique auparavant papes, comme inventeurs et usurpateurs du siège papal, il conseilla le pape de faire informer contre ceux qui avaient persuadé lesdits Constantin et Philipique à se faire papes, et contre ceux qui les avaient élus, soutenus, et défendus. Puis faisant avec bonne mine, une rigoureuse réprimande à Ephialte qui avait la charge de faire punir les séditeux de Rome, de ce qu'il ne s'y employait pas assez rudement, lui fit faire commandement par le pape, de mettre la main sur le collet à Christophle, son premier et principal secrétaire, qui était l'un des plus grands seigneurs de Rome, et qui avait été plus que tous les autres Romains contraire au pape Constantin, au demeurant grand amateur du saint siège papal, et du bien de la chose publique romaine, et fort affectionné aux Français. Le Lombard imposa plusieurs fausses accusations à Christophle, pour le rendre odieux au pape, et pour le faire punir; et faisait cela pour ce que celui-ci était partisan des Français. Paul Ephialte qui s'entendait avec le Lombard, ne demandait pas meilleure commission, et en la présence du Lombard creva les yeux à Christophle, et à Serge second secrétaire du pape. Et quand le Lombard fut parti de Rome, Paul, duquel la puissance avait été augmentée par le Lombard, fit mettre en prison et envoya en exil plusieurs Romains tenants le parti des Français. Non content de cela, il se ligua avec un nommé Michel Menuisier, qui n'étant promu en aucunes des saintes ordres, s'était fait archevêque de Ravenne. Le pape voyant que ce Michel ne voulait aucunement lâcher cette dignité épiscopale, et que par ce nouvel exemple le mal pouvait aller si avant que la dignité papale serait du tout désolée, envoya prier Charles le Grand de faire prier Didier roi de Lombardie, qu'il n'eut plus à s'entremêler des affaires de l'Église, et à tourmenter d'avantage le siège romain. Charles désira de faire en faveur du pape et de l'Église romaine, ce dont le pape le priait, et y eut volontiers employé ses forces et ses armes, s'il n'eut été contraint de les employer en la guerre d'Aquitaine, qui survint au commencement de son règne, laquelle finie, Charles épousa Théodore sœur ou fille de Didier, laquelle néanmoins il répudia avant que l'an se passât, qui fut cause de grandes guerres et inimitiés, entre Charles et Didier. Et ce qui ajouta d'avantage à la haine qu'ils se portaient, fut que Carloman frère de Charles étant décédé, Charles se saisit de ses pays à cause de quoi Berthe femme de Carloman se transporta avec ses deux enfants vers Didier, qui la reçut avec grande joie, se promettant par le moyen d'elle et de les enfants, de brouiller les affaires de Charles qui fut grandement irrité contre Didier de cette réception. Outre ces occasions de haine que Charles portait au Lombard, augmentées des injures que le Lombard faisait ordinairement au siège romain, et de ses requêtes perfidies, une nouvelle

occasion de nouvelle haine survint entre eux. Ce fut que Hunault duc d'Aquitaine, ayant été auparavant pris prisonnier avec sa femme, par Charles en la guerre d'Aquitaine. Quelque temps après ayant obtenu congé de Charles d'aller à Rome sous ombre de pèlerinage, alla trouver le roi Didier en Lombardie, lequel le reçut, et machinèrent ensemble de troubler Charles en tout ce qu'ils pourraient. En ces entrefaites le pape Etienne trépassa le troisième an et demi de son pontificat l'an 772 et lui succéda Adrian premier, gentilhomme romain, issu de grande et illustre famille. Dès qu'il fut pape, il mit hors des prisons ceux que Paul Ephialte y avait mis, et rappela d'exil ceux que l'autre y avait chassés. Le Lombard craignant la grandeur du courage d'Adrian, l'envoya prier par ses ambassadeurs de vouloir par ensemble renouveler une paix à toujours durable. A quoi Adrian répondit, qu'il avait un singulier désir qu'il y eut une bonne paix entre les papes, et le peuple romain d'une part, et les Lombards d'autre. Toutefois qu'il n'avait pas grande espérance que cela se peut faire, vu qu'au traité de paix que Didier avait fait avec Étienne son prédécesseur, Didier n'avait aucunement montré la foi qu'il avait tant saintement promise : au contraire qu'il avait cherché tous les moyens à lui possibles de semer des troubles à Rome, et en l'Italie contre le siège pontifical, et qu'il s'était efforcé tant à Rome qu'ailleurs, de diminuer et fouler l'autorité des papes, et de rompre le commun repos de l'Italie. Donc Didier ne pouvait espérer du pape, ni de sa brave et hautaine réponse aucune paix, et néanmoins n'en pouvait craindre celui semblait aucune guerre, quand il conçut une espérance toute nouvelle, de ne devoir plus avoir peur des armes des Français qui l'avaient tant menacé. Cela causa une ruine non seulement à Didier, mais aussi à son royaume et aux Lombards, comme souvent il advient que d'une grande joie naît une grande tristesse. Sur cette persuasion qu'avait Didier de ne devoir rien craindre, voyant qu'il ne pouvait obtenir du pape Adrian ce qu'il demandait, et voulant se venger de lui, incontinent commença de troubler la paix d'Italie, pour apaiser l'orgueil qu'il voyait au pape, et premièrement il alla assiéger Ravenne, brûlant, saccageant, et pillant le pays d'alentour. De là il s'alla emparer de toutes les villes du vieil exarchat. Le pape envoya prier Didier de rendre à ceux de Ravenne et aux autres, ce qu'il avait pris sur eux, mais voyant qu'il ne pouvait avoir rien de lui, que menaces et braveries,⁷ il envoya ses ambassadeurs en France vers le roi Charles, le prier de donner promptement secours à l'Église, qui était menacée d'une grosse guerre, et fut contraint envoyer ses ambassadeurs par mer, pour ce que tous les chemins par terre étaient fermés, ou pour le moins fort dangereux, à cause des Lombards. Didier averti de l'ambassade que le pape avait envoyé vers Charles, partit de Pavie avec Berthe et ses deux enfants fils de Carloman, et venant à Spolète manda au pape, que lui, cette veuve et ses enfants, prenaient le chemin de Rome pour l'aller voir. Le pape connut bien la finesse de Didier, qui tendait aux fins, qu'étants par le pape les enfants de Carloman couronnés rois du royaume de leur père, il perdrait par là la faveur et amitié de Charles, et que ce couronnement amènerait quelque trouble en France, et qu'à cette occasion l'Italie étant dénuée de tout secours de France, pourrait aisément venir en la puissance des Lombards. Mais le pape voyant que le roi Lombard venait à Rome, non comme ami, ainsi comme ennemi, la fortifia et répara en grande diligence. Didier était déjà bien près de Rome, quand le pape envoya vers lui trois évêques, commander à lui et à sa troupe de sortir hors du territoire de Rome, sur peine d'excommunication. Un message si rigoureux imprima quelque crainte de religion au cœur du Lombard, et à cette occasion se retira il en arrière. Le roi Charles avait lors juste occasion de faire guerre au Lombard, voyant qu'il se mêlait tant du partage du royaume de France, et qu'il nourrissait une querelle entre lui et ses deux neveux, de laquelle il voulait lui même être juge, et ce qui plus l'irritait, était qu'il retenait toujours Hunault son ancien ennemi, l'ayant fait général de son armée, et lui ayant baillé la garde des détroits des Alpes. Ce grand roi néanmoins comme sage et bien avisé, et ne voulant seulement croire aux paroles, ne voulut rien entreprendre

⁷ Fanfaronnade d'un brave.

téméramment, pour ne montrer en lui aucune convoitise. Et pour le donner à connaître, il envoya ses ambassadeurs en Italie, qui avaient charge expresse, que si à leur arrivée en icelle Didier n'avait rendu au pape ce qu'il avait pris sur lui, ils allassent vers lui le prier, et exhorter de sa part, de le faire, et de satisfaire au pape. Mais ni l'autorité de Charles, ni la crainte qui en dépendait, ne purent fléchir le cœur du Lombard à aucune satisfaction. Bien fit-il à sa façon accoutumée une honnête réponse à ces ambassadeurs, leur remontrant qu'ayants de tout temps été les Lombards amis des Français, il n'avait pour son particulier eu aucune inimitié avec le pape, ni occasion de lui faire guerre, sinon que toutes les fois qu'il lui avait demandé la paix, il l'avait toujours refusée, de façon qu'il était contraint de se défendre. D'avantage qu'il était bien averti que le pape faisait entendre aux autres rois, que lui seul était cause de tous les troubles qui advenaient en la chrétienté. Pareillement il les assurait, qu'il montrerait au roi son innocence, moyennant qu'il voulut plutôt ajouter foi aux choses vraies, qu'aux mensonges des irrités, qui ordinairement par leurs passions jettent des choses contraires à la vérité, et qui pensent et veulent faire penser aux autres, que tout ce qu'ils font est bien fait, même de refuser la paix à qui la requiert. Et pour mieux persuader son innocence aux ambassadeurs, il leur promit d'envoyer derechef vers le pape pour avoir la paix, les priant s'ils n'étaient trop pressés de s'en retourner en France, qu'ils attendissent à savoir la réponse de ceux qu'il avait envoyés vers le pape. Les ambassadeurs français, voyants les honnêtes et gracieuses paroles du Lombard, auxquelles seulement ils s'amusaient, sans pénétrer au fonds de sa maligne intention, lui accordèrent de demeurer, et crurent ce qu'il disait. Didier véritablement demandait une paix au pape, mais c'était sous condition, que lui et les Romains tiendraient dorénavant son parti. Se voyant refusé de cette demande, il se déclara entièrement ennemi du pape, et de lors commença de courir aux terres de l'Église, et terroir de Ravenne, où il prit Faeuze, Ferrare, et Comachie, la campagne et Romandiole. L'Italie était en ces troubles, et bien près de se voir soumise à la servitude du Lombard, n'ayant autre espérance qu'aux Français, quand Charles pour cet effet étant venu avec son armée (qu'il avait apprêtée pour aller contre les Saxons qui s'étaient rebellés) jusques à Genève ville assise en Savoie, tint une assemblée générale, l'an 773 où il fut résolu d'envoyer ladite armée de là les monts au secours du pape et de l'Italie contre le Lombard. Le roi même prit cette charge, et avec une bonne partie de cette armée, tira vers le mont Cenis, autrement dit le mont Denis, ou Cinis, à cause que par le feu et la cendre, le passage y a été fait, et baillant le reste de son armée à son oncle Bernard, il lui commanda de s'aller saisir du mont saint Bernard. Ils passèrent tous deux par ces deux chemins, ayants premièrement défait ceux qu'ils y trouvèrent à la résistance du passage. Charles étant entré en Italie, envoya derechef ses ambassadeurs à Didier, pour tenter encore une fois avec bonnes paroles, et avec promesse de quatorze mille écus d'or, s'il y aurait aucune raison en lui. Mais quand il vit que pour cette dernière fois il n'y avait plus espérance d'avoir paix avec cet homme, il commanda à son armée d'user de toutes voies d'hostilité. Entrant en Piémont il eut une cruelle bataille contre les Lombards, et depuis encore une autre près d'un lieu appelé Meurtrie, en laquelle plusieurs vaillants hommes français furent occis, toutefois ils demeurèrent vainqueurs. Didier épouvanté de cette grande perte, abandonna la belle et gaillarde armée qu'il avait, envoya son fils Adalgise, avec la veuve et les enfants de Carloman à Vérone, et lui se jeta à dans Pavie ville fatale aux rois des Lombards d'y être assiégés, et aux Français de les y assiéger. Il se fiait en la forteresse de cette ville, laquelle il avait tellement fortifiée, qu'elle lui semblait imprenable, mais nonobstant telle fortification que longtemps devant il y avait faite, il y fut assiégé, s'assurant néanmoins que par la longueur du siège, il materait les forces et la fureur de Charles. Les femmes et enfants des Lombards qui avaient été occis aux précédentes batailles, tuèrent Hunault à coups de pierres, tant pour ce qu'il avait été l'une des principales torches qui avaient allumé la guerre en leur pays, et à icelle suscité leur roi, que pour ce que toujours il l'avait dissuadé de faire la paix avec le roi Charles et le pape. La défaite de Didier suscita de grands changements en Italie, tant aux affaires qu'aux cœurs et volontés des

hommes, comme il advient ordinairement que les affections suivent la fortune, et inclinent à la bonne fortune d'un homme heureux, et se retire de la mauvaise des malheureux. Les Spolétins et Réatins qui avaient refusé Didier de le secourir contre les Français, voyants les affaires de Lombardie pencher plus du côté de Charles que de Didier, se soumirent à eux et leur pays en l'obéissance du pape et de l'Eglise. Et pour mieux donner à connaître au pape, que cela leur venait d'une humble et fidèle volonté, non d'une feintise et crainte, pour seconder la course et la faveur du temps (comme plusieurs font) ils s'étaient fait abattre la barbe et les cheveux, de la longueur desquels les Lombards (dont ils étaient) avaient pris le nom, étants appelés Lombards, comme qui dirait longues barbes, et voulaient que cette rassure de barbe et cheveux fut comme un serment de perpétuelle fidélité. Tantôt après ceux d'Ancône, de Fervio, et d'Ossino les ensuivirent, et supplièrent le pape de les vouloir recevoir à Rome, et leur donner quelque lieu pour y demeurer, disants y désirer être, et espérer y vivre plus surement qu'en autre lieu. Quelques Saxons environ ce même temps vinrent à Rome, désirants y avoir demeure, dont le pape donna aux Lombards et aux Saxons le couteau de Vatican, qui à cette occasion fut appelé la rue des Lombards et Saxons, jusques à ce que le pape Innocent III y bâtit un hôpital, qui est aujourd'hui appelle du saint Esprit. Plusieurs autres nations de la sujétion du Lombard, pareillement se rendirent, et leur fut faite même courtoisie qu'aux autres. Pendant ce temps que Charles était devant Pavie il fit venir de France vers lui sa femme Ildegarde et les enfants pour montrer aux assiégés la résolution qu'il avait faite de mourir devant la ville, ou de l'emporter. Mais étants sa femme et ses enfants venus, il lassa la charge du siège à son oncle Bernard, qui (selon que quelques uns disent) était son neveu fils de son frère, pour toujours tourmenter Didier, et alla devant Vérone, laquelle avec les enfants et la veuve de Carloman en peu de jours il prit par composition : bien que les Lombards l'estimassent la plus forte place de leur royaume; mais cette reddition fut faite par la frayeur de Berthe et de ses enfants encore jeunes, qui ne pouvaient endurer un siège, et qui craignaient la force de Charles. Toutefois Adelgise fils de Didier, ne voulut tomber entre les mains de Charles, ainsi voyant que cette femme commençait à parlementer de se rendre, elle, ses enfants, et la ville, il se sauva, et s'en alla secrètement à Constantinople vers l'empereur Constantin. Charles les châtiant seulement de paroles, les envoya en France, commandant qu'ils y fussent honorablement traités. Quelques-uns écrivent que les Vénitiens envoyèrent au secours des Français devant Pavie, vingt galères qu'ils firent monter contre-mont le Po, qui de là entrèrent au Tessin, pour toujours faire connaître à Charles le désir qu'ils avaient de son amitié, laquelle tout le monde désirait en ce temps. Toutes les villes et peuples qui sont entre la rivière du Po et les Alpes, suivants l'exemple de Vérone, se rendirent aussi. Charles ayant joui de cette victoire avec petite compagnie s'en alla à Rome, où il fut magnifiquement reçu, ayant acquis cette réputation d'être autant débonnaire après la victoire, que brave et vaillant au débat d'icelle, qui sont deux belles vertus, et dignes de la grandeur d'un grand prince. Il donna par ce voyage à connaître la grandeur de son courage, et la révérence qu'il portoit à la religion, vu que n'étant encore venu à chef de cette guerre, il avait, sans être accompagné de forces, passé l'Appennin, et la meilleure partie de l'Italie, ce que jamais homme n'avait pu faire, quelque grande armée qu'il y eut pu mener. Aussi les Français y passèrent bien avec plus de sûreté, car voyants les Italiens la confiance que ce grand roi avait en eux, ils l'aimèrent et révérent merveilleusement. Il y avait déjà six mois qu'il était en Italie, et la fête de Pâques de l'an 773 s'approchait, à laquelle il désirait être à Rome. Le pape envoya au devant de lui, le clergé, la noblesse, le peuple, et trente mille juges, chose qui est non seulement malaisée à croire, ains presque impossible, si les Historiens Blondus et Sabellique n'assuraient avoir lu que tous ceux qui avaient états, offices et magistrats, et qui se mêlaient de la justice, ou de la chicanerie, s'appelaient juges. Les Romains avaient une incroyable joie de la venue et vue de ce grand prince, et prièrent Dieu, que cette venue fut aussi heureuse et agréable aux Français et aux Italiens, comme elle était au saint père, et au peuple romain, et lui ramenants les biens et le secours qu'ils avaient reçus, tant de lui que de

ses prédécesseurs, ils le supplièrent prendre leur bonne volonté en récompense, ainsi que les grands Rois ont de coutume. Adrian recueillit Charles sur les degrés de l'église saint Pierre, et ne voulut jamais Charles se laisser embrasser de lui, que premièrement il ne lui eut baisé les pieds, et dit-on qu'ayant été le premier roi qui ait baisé les pieds au pape, il a donné cet exemple aux autres rois, qui toujours depuis se sont soumis à cette révérence. Apres Adrian le mena au grand autel, là où les Français et les Romains jurèrent entre eux immortelle et sainte amitié, et ligue défensive et offensive, et fut ce serment saint avec tant de volonté et de démonstration de religion, qu'il semblait que le pape ne fut pas seulement arbitre, mais aussi témoin ou juge présent, par la volonté et commandement duquel il était saint et juré dans son temple. Le pape et le roi se familiarisants l'un à l'autre après les premières et deuxième cérémonies faites, tous deux admiraient les perfections l'un de l'autre. Car le roi était de belle et grande taille, et avait une grande majesté en soi, et le pape qui n'était non seulement noble de race, mais aussi entièrement de toutes mœurs, montrait bien être sorti de cette grande et ancienne ville, n'étant moins digne d'être pape pour son savoir et bonne vie, que roi pour ses vertus et grandeur de courage. Le roi employa quatre jours entiers à visiter les églises de Rome, auxquelles il donna de grands biens, fit la fête de Pâques en la maison du pape, et fut huit jours dans Rome; durant lesquels le pape le pria qu'il lui plut confirmer à soi, et à la postérité des papes, les terres que Pépin son père, lui-même, et son frère, avaient données à l'Église de Rome. Ce grand prince montrant par ensemble la religion et sa libéralité, ne confirma pas seulement la demande du pape, mais aussi voulut que l'exarchat de Ravenne fut de là en avant de l'obéissance du siège romain. Ceste donation faite par Charles au pape, comprenait une grande partie de l'Italie, et d'autres nous assurent que Charles donna au pape l'île de Corse, et tout ce qui se contient de la Ligurie, depuis les vieilles ruines de la ville de Luna jusques aux Alpes. Craignant aussi qu'on pensait qu'il eut entrepris la guerre par convoitise de gain, il rendit le duché de Spolète à Vinigise, le Friuli à Rigaut, et Bénévent à Aragise gendre de Didier, pour ce qu'il ne s'était point mêlé des querelles de son beau-père, et n'en retint seulement que l'hommage. Mais afin que Charles remportât quelque récompense de si grandes libéralités le pape le créa patrice Romain, qui était un degré pour monter quelques fois à l'empire, tout ainsi que la mairie du palais avait poussé ses prédécesseurs à la couronne. Charles partit de Rome le jour après son arrivée, et 'en retourna au siège de Paris, et au bout de six mois la prit par composition, qui advint par la nécessité d'une grande peste qui se mit dedans, laquelle contraignit les assiégés de le rendre. Didier surpris et envoyé par Charles à Lyon, les autres disent à Liège, en bonne et sûre garde, laissant des seigneurs français pour gouverneurs à la nation Lombarde vaincue : lesquels usèrent vers elle si modestement et doucement de leur victoire, qu'elle oublia bientôt le gouvernement et la mémoire de son roi, et le désir de plus retourner sous son obéissance. Aussi Charles donna à ceux de Bénévent, et de Friuli, privilège d'avoir des gouverneurs de leur même nation. Et partant de la Lombardie, il commanda aux Français gouverneurs qu'il y laissa, de traiter ses nouveaux sujets avec telle douceur et police, qu'ils n'eussent point dorénavant regret à leurs premiers rois; montrant en ce commandement la façon de laquelle les princes et les gouverneurs doivent gouverner et tenir les peuples et les pays nouvellement conquis. Incontinent après que Charles fut parti de Rome, le pape Adrian fit tenir un Concile de 153 prélats : par lequel fut donné à Charles et en sa faveur à ses successeurs, pour les grands biens qu'il avait faits à l'Italie, à Rome, et au siège papal, le droit qu'on appelle droit d'investiture, qui est, qu'il donna au dit Charles, et à ses successeurs rois de France, le privilège de pouvoir lui seul élire le pape, et ordonner du siège romain toutes et quantesfois ⁸ qu'il serait vaquant. Aussi il le fit prince et défenseur de tous les royaumes et terres de Rome, ordonna que tous les archevêques, et évêques, abbés, et prélats de toute la chrétienté fussent par lui, et non par autres institués en leurs

⁸ Aussi nombreuses que...

bénéfices, et que si aucuns y voulaient entrer sans son congé et consentement, qu'ils ne fassent de nul sacrés, et que Charles peut saisir leurs biens. Le pape excommunia de l'autorité de saint Pierre et saint Paul, ceux qui viendraient au contraire de ce décret et privilège. Mais après lois le débonnaire son fils y renonça trop volontairement, et y a quelques auteurs qui disent que cette donation fut une feintise, n'étant ce privilège que personnel, qui ne devait excéder la personne de l'empereur. Ce concile se tenait à Rome durant que Charles était devant Pavie, là où il mit fin au règne des Lombards, l'an de salut 776 et 204 ans après qu'Alboin fut maître de l'Italie, Didier fut le 33e et dernier roi de la nation, depuis Algemond premier roi des Lombards. Charles toutefois n'abolit pas la royauté entre les Lombards, mais au contraire il érigea les pays qu'il avait conquis sur eux en titre de royaume, et les donna en partage à Pépin son second fils qu'il nomma roi d'Italie, et voulut que cette province qui retient encore aujourd'hui le nom de Lombards fut ainsi appelée, pour se concilier la bienveillance de cette nation, et adoucit sa condition servile par la continuation de son nom. Ainsi Dieu compense les états à la balance de sa justice, ayant suscité premièrement ces Lombards pour châtier les péchés des Italiens, et puis après appelé les Français pour les donner eux mêmes quand ils ont provoqué son ire contre eux par leur orgueil, tyrannie, injustice, et perfidie, si que voulants avoir le bien d'autrui, ils ont perdu le leur, et tâchant d'opprimer la liberté des peuples, eux mêmes se ont enlacés en une ignominieuse servitude de laquelle ils ne se sont peu démêler, et leur finesse a été le comble de leur malheur. Miroir pour enseigner aux princes et aux grands états, de n'entreprendre jamais guerre injuste et non nécessaire pour se prévaloir du bien d'autrui, et n'estimer que par ruse et cautelle ils viennent à bout du bon droit.

VCO